

Fondamentalisme impérial et complexité globale (Réflexions depuis Alexandrie)

Enrique Rodríguez Larreta

Introduction: Pensif, entre les ruines

Au sous-sol de la Bibliothèque d'Alexandrie, magnifique projet d'architecture situé sur une baie qui conserve la mémoire de plusieurs civilisations, se trouve un musée qui réunit les fragments de ruines découverts au fond de la Méditerranée. Oeuvres d'art provenant de l'Égypte des Pharaons, de l'Égypte helléniste, copte et islamique. Objets extraordinaires dont les significations latentes offrent d'inépuisables lectures.

Il se peut que la destinée du dialogue qui a lieu aujourd'hui à la Bibliothèque alexandrine soit, comme bien d'autres échanges d'idée contemporains, celle des efforts pour penser au-delà de certains imaginaires d'idées *en rui-*

nes, qui occupaient peu de temps auparavant un lieu privilégié dans l'horizon intellectuel de la modernité.

Le premier imaginaire dont je voudrais souligner l'aspect délabré est celui de la modernisation, cette puissante théorie qui a fleuri avec une vigueur toute particulière pendant la post-guerre afin d'être appliquée en particulier au Tiers-monde, avec ses associations sémantiques d'étapes de démarrage, de développement, d'opposition entre traditionnel et moderne et de la diffusion progressive des valeurs de la modernisation. Celle-ci, reposant sur une théorie sociale abstraite et hors de son contexte, aspirait à la colonisation du futur en construisant des institutions qui amèneraient les sociétés arriérées tout près de la modernité. L'épistémologie de la théorie de la modernisation venait du caractère neutre, objectif et de la distanciation des connaissances dont elle était composée. Les critiques reçues et l'échec de nombreuses expériences de modernisation lui firent perdre sa position privilégiée vers la fin des années 60, faisant place, sinon à sa substitution, tout au moins à l'apparition de nouvelles alternatives (théorie de la dépendance, développement continu, système mondial) et à des remises en question radicales (Mendes, 1977; Escobar, 1994; Ferguson, 1994), pour déboucher ensuite sur de nouvelles réflexions théoriques dans le contexte des études sur la modernité globale (Giddens 1991; Beck 1996; Rosaldo, 2003). Réflexivité, risque, incertitude, profonde révision des narratives d'évolution, progrès et homogénéité temporelle nourrie par une prise de conscience croissante de la dimension critique de la différence culturelle (Bhabha, 1994 ; Mignolo, 1995) donnent lieu à de nouvelles analyses sur les multiples voies du moderne.

Le deuxième thème moderne en pleine phase de transformation est celui de l'imaginaire de l'Etat national en tant que grammaire de l'identité collective de caractère universel qui s'est naturalisé à un moment quelconque du XXème siècle. Hegel, qui est probablement le penseur du XIXème qui a présenté avec le plus de vigueur l'Etat national dans sa narration de l'Histoire Universelle, a saisi la complexité des conflits internes et l'aporie potentielle de l'Etat-Nation, tout particulièrement sur le terrain des conflits de la société civile, de la cohésion religieuse et de la guerre. Plus récemment des auteurs comme Hanna Arendt, Benedict Anderson ou Étienne Balibar ont publié de subtiles études sur la relation entre l'imagination, la nation, la citoyenneté, l'exclusion et, de leur côté, des penseurs comme Homi Bhabha et Partha Chatterjee ont étudié la condition post-coloniale et les relations du pouvoir global. Il ne s'agit pas, dans cette perspective, de sous-estimer le rôle de la nation dans certains contextes en tant qu'agent politique et forme de conscience collective, mais plutôt de souligner que la relation entre la politique, la culture et le territoire, dans un ensemble intégré nationalement, est bien différent aujourd'hui de ce qu'il était lors des constructions des états nationaux européens et post-coloniaux. Il faut également tenir compte du fait que la forme nationale est historiquement récente. Pendant la période coloniale européenne, on pensait à la nation comme une forme politique qui convenait pour le monde civilisé et non pour le reste de l'humanité, soumise majoritairement à la sujétion externe.

Finalement, il semble qu'une idée fortement associée à l'imaginaire précédent se soit effondrée en ce début de mil-

lénaire. Je fais allusion à l'idéation de la révolution sociale considérée dans son sens chiliastique, moment de transformation radicale, fondatrice de l'histoire humaine. Cette notion est née en Europe avec le modèle de la révolution française, pour s'étendre pendant tout le XXème siècle au monde non-européen en s'associant à l'imaginaire moderne du nationalisme révolutionnaire dans les mouvements de libération nationale et sociale du Tiers Monde. La disparition du monde socialiste et de l'URSS, les réformes économiques en Chine post-maoïste, le marasme et la crise des révolutions du national-socialisme dans le Tiers-Monde — Cuba, Algérie, Vietnam — ont profondément modifié l'espace de la pensée critique pour qui la révolution semblait être un thème alternatif tout puissant à la critique de l'ordre établi (Yack, 1992).

Les imaginaires brièvement décrits continuent aujourd'hui d'alimenter aussi bien les discours que les pratiques sociales, mais avec une force rhétorique amoindrie dans sa capacité critique et dans celle de proposer des ordres alternatifs de caractère collectif. Non seulement en ce qui concerne le socialisme marxiste mais aussi vis à vis de la pensée libérale engagée dans la théorie de la modernisation et dans plusieurs variantes du nationalisme. Dans ce sens et à l'opposé de la thèse de Francis Fukuyama qui a fait succès au lendemain de la guerre froide en simplifiant en même temps hégélianisme et libéralisme, ce qui est en jeu aujourd'hui n'est pas la fin de *l'histoire* mais bien plutôt celle *d'un certain type d'histoire*. Les narrations illuministes issues de la modernité européenne ne se trouvent plus au centre et un décentrage de la pensée occidentale vers des combinaisons encore imprévisibles paraît inévitable.

Alexandrie, espace conflictif de rencontres historiques de civilisations, de mouvements d'idées et de cultures, est un lieu privilégié pour cette réflexion.

De l'Hellénisme à l'Oekoumène global

Une réflexion sur les circonstances mondiales contemporaines menée dans un lieu aussi chargé d'histoire que la Bibliothèque d'Alexandrie incite au tracé de quelques parallèles et analogies. Bien des événements que la technologie moderne amplifie à l'échelle mondiale ont eu lieu sur le territoire de la cité millénaire fondée par Alexandre : expansions, empires, conflits ethniques et religieux, coexistences cosmopolites, syncrétismes, transformation de la Cité en Etat national. Le Nil a abrité l'histoire de l'Egypte pendant la période pharaonique, empire replié sur lui-même, bâti en tournant le dos à la Méditerranée, enveloppé de ce mystère qui suscita la curiosité et provoqua l'émerveillement des grecs. L'expansion de l'empire helléniste avait orienté la Cité vers la Méditerranée et ses cultures, la Grèce, Rome, plus loin l'Iran, les juifs et les phéniciens. Alexandrie fut construite sur les rives de l'empire millénaire égyptien, *Alexandrea aus Aegyptum*, successivement entrepôt, cité politique et métropole sur laquelle passèrent plusieurs dynasties. Sa Bibliothèque et son musée la dotèrent d'une aspiration atemporelle et d'un rêve d'immortalité. Comme celle de Babel, la Bibliothèque d'Alexandrie prétendit régner, immuable, sur les épidémies, les discordes et les conflits humains. Mais finalement, rien n'est resté de la Bibliothèque originale. On dit qu'Amr Ibn Alas donna l'ordre de transformer les livres en combustible pour chauffer l'eau des bains publics

de la ville. Légende ou fait historique, ce qui est certain est qu'Alexandrie fut dévastée à plusieurs reprises pendant les conflits entre païens et chrétiens. L'occupation musulmane de l'Égypte déplacera ensuite le centre vers le Caire, ville qui se confond symboliquement avec le territoire du pays.

En ce nouveau temps de la culture digitale, la bibliothèque d'Alexandrie aspire au rôle de dépositaire d'un savoir universel en un moment où la nature même de l'universel représente une des questions principales du savoir contemporain et probablement l'une des sources de sensation croissante d'incertitude et de situation de danger qui domine notre époque et qui est un des thèmes de cette conférence.

Ce que nous appelons l'Hellénisme, type de civilisation dont Alexandrie était l'un des centres, constitue une des premières matrices du monde tel que nous le connaissons de nos jours. En effet, une des caractéristiques principales de la période helléniste est celle de l'inter-relation et de l'influence mutuelle entre certaines civilisations centrales et la marginalisation et la soumission de quelques autres.

À la différence de l'époque précédente que Karl Jaspers nomme, à la manière classique, de *Achsenzeit*, le temps axial — c'est à dire le temps du développement parallèle de plusieurs civilisations —, les peuples de la Grèce, de la Judée, de l'Iran, de l'Inde et de la Chine qui furent témoins de vastes mouvements religieux et philosophiques ne maintinrent pas de communications intenses entre eux et par conséquent ne créèrent pas de civilisation transrégionale. L'originalité de la période hellénistique est d'avoir instauré une circulation internationale des idées, favorisant ainsi l'inter-relation entre cultures.

Le rôle tout particulier joué par les cultures extérieures, en particulier juive et romaine, accentue la physionomie singulière de la civilisation hellénistique. Arnaldo Momigliano observe que les juifs restèrent foncièrement convaincus de la supériorité de leurs croyances; ils reconnurent cependant la puissance intellectuelle des grecs, se laissèrent séduire par leur culture et plus tard furent acteurs du cours de la confrontation entre les valeurs grecques et juives, processus à l'origine du christianisme. De leur côté, les romains maintinrent leur position politique et militaire dominante mais assimilèrent la culture grecque et constituèrent une forte courroie de transmission en développant une culture hellénistique latine dont le profil était parallèle à celui des grecs. La période hellénistique fût une époque cosmopolite, encourageant une ample circulation des idées au-delà des frontières. Elle se caractérise par la floraison et le développement de cultes urbains, de synchrétismes religieux et d'influences de religions orientales sur les élites et les couches populaires de la société.

Ces considérations rapides au sujet de la matrice hellénistique de l'Occident laissent supposer que nous nous trouvons dans une situation analogue du point de vue de notre outillage mental et culturel. Au cours des derniers siècles, notre civilisation a été maintes fois qualifiée d'alexandrine : Nietzsche de manière négative, mais aussi Paul Veyne et d'autres encore. Des spécialistes de cette époque, comme Arnaldo Momigliano et Glynn Bowestock (dans son *Hellenism in Late Antiquity*) relèvent les processus d'inter-pénétration et d'hybridisme pendant la période hellénistique. D'après Arnaldo Momigliano, les connaissances

moyennes au sujet de l'Inde ou de la Chine d'une personne élevée en Occident contemporain ne sont pas supérieures aux connaissances qu'en possédaient les écrivains grecs et romains. Malgré les discussions universitaires sur le canon et le multi-culturalisme aux Etats-Unis ou ailleurs, la Chine, l'Inde et le monde islamique sont plongés dans une "área of darkness" culturelle, pour reprendre l'expression de V. S. Naipaul. Cette configuration a débuté au cours de la période hellénistique. Celle-ci, en accordant une position privilégiée aux grecs, aux romains et dans une moindre mesure aux juifs, a interféré durablement dans le développement des autres civilisations.

Le christianisme et l'islam, les deux grandes religions universelles qui ont surgi ensuite, peuvent être, à juste raison, considérées comme faisant partie de l'héritage culturel de l'hellénisme. En ce qui concerne le christianisme, l'histoire de l'hellénisme termine lorsqu'une nouvelle secte religieuse choisit la langue grecque pour s'adresser aux populations de l'empire romain. Dans le même esprit que d'autres auteurs, Rémi Brague observe que l'on peut considérer que l'Islam est, lui aussi, en bonne mesure héritier de la culture greco-latine. La péninsule arabique, lieu de naissance de l'Islam, était déjà partiellement hellénisée et après la conquête des territoires qui correspondent aujourd'hui à l'Irak et à la Syrie, l'aire culturelle s'est formée sur l'emplacement des monarchies hellénistiques. On a même attribué un rôle prépondérant à Alexandre le Grand dans l'origine de la civilisation islamique.

Ce qui commençait à se constituer pendant la période hellénistique est ce que Polybe a qualifié plus tard d'*oiku-*

menê, d'oekoumène* , notion qui fait depuis peu l'objet d'un intérêt renouvelé car on le considère comme une caractéristique de notre époque. Pour Polybe, l'histoire universelle commence avec la conquête du monde par les romains.

La grandeur et le caractère paradoxal du spectacle que je me propose d'étudier, écrit-il, vont apparaître dans toute leur clarté si nous choisissons et comparons *l'hégémonie* romaine avec les empires précédents les plus célèbres et qui ont fourni leur sujet favori aux historiens. Ceux qui méritent d'être ainsi classés et comparés sont les suivants: les perses, les spartes, les macédoniens. Mais non seulement de vastes régions du monde ont été soumises à la domination des romains, mais pratiquement le monde entier. (Polybe, 1, 2, cit. Momigliano, 1987.)

Le concept de *l'oikumenê* utilisé par Polybe apparaît également chez différents auteurs grecs et même dans la Bible. On le traduit généralement par "monde connu" mais d'autres versions l'identifient purement et simplement avec l'empire romain. Les limites de *l'oikumenê* sont, en fait, celles de l'empire. Dans ce sens il s'agit d'une catégorie historique qui décrit un empire en expansion, en accord avec une dynamique produite principalement par le centre impérial. À l'époque des empires macédonien et romain, par exemple, le centre se trouvait en Méditerranée, avec Alexandrie au milieu. *L'oikumenê* dominé par l'empire romain se trouvait bordé à l'ouest par l'océan atlantique et par l'embouchure du Gange à l'est. La partie sud de l'Afrique et le nord de l'Europe étaient laissés dans l'ombre car, quoi-

* Je dois à Ulf Hannerz, professeur et collègue au département d'anthropologie de l'université de Stockholm l'emploi de ce concept pour explorer la circulation culturelle contemporaine.

qu'on les sachent peuplés, les lumières de l'empire y parvenaient à peine. Polybe, grand historien de cette période, se livre à une lecture de l'histoire du point de vue romain. La fonction d'unification et d'inter-connexion accomplie par les romains est le point central de son histoire générale ou universelle et c'est l'existence de l'Empire qui permet qu'une histoire universelle soit possible.

La succession des empires présentée par Polybe peut être facilement suivie jusqu'à l'oekoumène planétaire actuel qui inclue l'utilisation potentielle de l'espace à des fins économiques et militaires. Imanuel Wallerstein, Walter Mignolo et Michael Hardt traitent de ce sujet. Au cours de ce séminaire, plusieurs travaux présentés ont ébauché les généalogies principales de la formation de cet oekoumène global dans la série successive de l'émergence de divers centres impériaux hégémoniques et leurs configurations géographiques et coloniales respectives. Le concept d'oekoumène global, repris dans les sciences sociales du début du XXème siècle par Alfred Kroeber a été redéfini (Hannerz, 1996) pour penser la problématique du pouvoir hégémonique en donnant un sens plus précis et plus nuancé à la complexité globale. Le concept de globe, globalisation ou modernité-monde est devenu il y a une dizaine d'années un sujet d'attention et d'intérêt croissant pour l'histoire globale et les études sur l'idée du globe se multiplient. On a lié (Mbembe, 2000) le phénomène de la modernité globale avec le concept du "géant" de Heidegger. Entre les caractéristiques du "géant" se trouve l'élimination des distances lointaines et la représentation du quotidien dans des mondes distants. Le "géant" est ce qui est incalculable, ce qui échapp-

pe à la représentation. Peter Sloterdijk introduit pour sa part la notion, également heideggerienne du “monstrueux” pour penser la modernité planétaire. Dans l’analyse plus strictement socio-politique de l’après 11 septembre, les notions d’empire, d’impérialisme et d’hégémonie ont gagné une force nouvelle dans le débat public et sont chaque fois plus étudiées.

Un des aspects décisifs de la globalisation est celui de la circulation du capital corporatif et financier à une vitesse inédite, au moyen d’une structure transnationale rendue possible par la télétechnologie et qui est à l’origine de processus nouveaux, tout au moins en ce qui concerne leur échelle et leur portée. Si l’on considère les conséquences théoriques de la globalisation, elle rend problématique des oppositions classiques telles que moderne/ traditionnel (à l’ordinaire le moderne est pensé au singulier et la tradition au pluriel), séculier/religieux, foi/science, raison. La globalisation a modifié la distance entre les élites en confondant les frontières entre les identifications imaginaires locales et nationales. Le concept présente des notions de séparation entre le temps et l’espace et l’inter-relation entre des événements sociaux à distance dans un contexte local (Giddens, 1991). Dans l’oekoumène ainsi constitué, on peut distinguer des positions hégémoniques, des centres et des périphéries distribués irrégulièrement et qui ne coïncident pas toujours entre eux.

La caractérisation de la progression de la globalisation a été étroitement associée à l’apologie ou à la critique du phénomène. Ce que l’on peut dire, c’est qu’un processus aussi vaste et multi-dimensionnel peut difficilement être réduit à une simple opinion, qu’elle soit positive ou négative, aussi

bien concernant ses diverses dimensions économiques que culturelles. Les processus de globalisation ont complètement bouleversé les relations entre subjectivité, localité, identification politique et culturelle, imaginaires sociaux. Les images des média franchissent les frontières et dépeignent des situations de bien-être matériel auxquelles les standards nationaux de production et de consommation ne donnent pas accès, des discours sur les droits de l'homme provoquent des demandes de la part des forces sociales qui sont alors réprimées par la violence d'état (Appadurai, 200).

Les processus migratoires et les diasporas- je prends l'exemple de la région méditerranéenne- ont contribué à créer des situations de marginalisation croissante et des conflits incertains face aux identités locales. Le besoin de distinguer avec netteté entre localité et communauté culturelle d'origine est de plus en plus urgent du point de vue analytique. Le nationalisme est aujourd'hui, sans aucun doute, une force puissante d'identification mais dans le cas de nombreuses diasporas (latine, chinoise, arabe), il est chaque fois plus orphelin d'une appartenance territoriale ou d'état.

Nous sommes témoins d'une globalisation des courants migratoires (environ 150 millions de personnes). C'est peu, si nous pensons aux six milliards d'individus qui composent la population mondiale, mais l'impact qualitatif est important, aussi bien par ses effets sur les sociétés qui reçoivent les migrants qu'en fonction des caractéristiques sociales et culturelles de ceux-ci.

Toujours en prenant l'exemple de l'espace méditerranéen, les disparités démographiques et économiques sont des sources de tensions dramatiques. Le PIB de l'Union eu-

ropéenne par habitant est 14 fois plus élevé que celui du Maghreb alors que, face à l'évolution du vieillissement des pays de l'Union européenne, la population maghrébine va s'accroître de 48% contre 3% pour l'Europe. Il faut bien évidemment placer dans ce contexte les 12 millions de musulmans qui vivent déjà sur ce continent et dont une bonne partie d'entre eux possèdent déjà la nationalité du pays où ils vivent. Par ailleurs, un Islam très diversifié par ses régions d'origine contribue à une potentielle virtualisation et à une identification textuelle (Catherine Wihtol de Wenden, 2001; Olivier Roy). La migration, recours culturel et économique, est aussi une source dramatique de conflit.

Les ONGs sont une autre source de transnationalisation puissante. La profusion des organisations non-gouvernementales a été définie comme une "révolution associative globale" et l'on estime qu'il existe aujourd'hui près de 2 millions d'ONGs sur la planète. La marche de la croissance d'une société civile globale peut difficilement être précisée, mais elle est associée à la perte de prestige de la politique traditionnelle, au succès de certains mouvements de type "gandhiste" qui stimulent une politique parallèle au système des partis en Europe de l'Est et au moment de redéfinition du rôle de l'État que nous avons déjà mentionné, alors qu'il perd sa position indiscutable en matière de souveraineté économique, politique et culturelle.

Deux auteurs (Derrida, 2002; Rosaldo, 2001) ont fait remarquer récemment que la globalisation est un phénomène beaucoup moins distribué sur la surface du globe que ce que ses apologistes veulent faire croire. Au moment où des interprétations influentes de la globalisation insistent sur la

transparence rendue possible par les télétechnologies, l'ouverture des frontières et des marchés et par l'égalité des chances, etc., il n'y a jamais eu dans l'histoire de l'humanité, en chiffres absolus, autant d'inégalités, de famines, de désastres écologiques, d'épidémies, etc. Moins de 5% de la population mondiale possède aujourd'hui l'accès à internet (où la massive présence anglophone est prépondérante). Jusqu'à présent, seuls quelques pays et couches sociales de leur population en tirent bénéfice, rajoutant un degré supplémentaire d'exclusion à ceux qui existaient déjà.

Ces observations requièrent certainement des définitions plus générales et une lecture plus optimiste. S'il est bien vrai que le monde dans son ensemble est passé par un processus de compression temps/espace et que les transformations technologiques en matière de transports et de communications ont permis une croissance de la mobilité, il est non moins vrai que l'inégalité préside à ces changements. En plus des différences radicales dans l'accès au transport aérien et aux télécommunications, de vastes régions du monde sont clairement quasi en dehors de n'importe quel type de cartes de communications, de cartes du commerce mondial et des finances, de cartes du tourisme global. Ces régions possèdent peu de circuits en connexion avec les autres régions du monde et n'ont que des voies de communications et de transports qui passent au travers de ces noyaux centraux. Il existe une intégration verticale pour les villes globales et les centres régionaux qui possèdent des inter-connexions entre eux, mais elle ne touche pas forcément les pays et les aires d'une même région. Il s'agit là d'une situation complexe qui ne peut être réduite à des modèles sim-

plifiés du monde et qui exige d'abondantes études de cas et de travaux ethnographiques.

Le phénomène s'amplifie si nous considérons que l'imaginaire forme une dimension de la praxis. Dans ce sens, la globalisation peut se comprendre comme un processus d'appropriation et d'accès irrégulier à la modernité dans laquelle l'opposition modernité/tradition se trouve considérablement diluée. La nouvelle économie mondiale doit être conçue en termes complexes, superposés, ordre qui ne peut être conceptualisé en termes d'un schéma statique et hiérarchique de centres et de périphéries rigides. "The complexity of the current global economy has to do with certain fundamental disjunctures between economy, culture and politics that we have only begun to theorize" (Appadurai, 1996). Partant de l'idée que tout oekumène global est affecté par une très vaste modernité, on peut considérer que beaucoup des conflits actuels représentent une lutte pour l'appropriation de la modernité, y compris dans le cas des mouvements terroristes transnationaux dont les motivations sont ethno-religieuses (Roy, 2002; Van de Veer, 2003).

Tentations impériales et complexité globale

Cette description de l'oekumène global peut être considérée "post-fordiste" et post-moderne puisqu'elle accentue le chaos, la dérèglementation et le décentrement et il a semblé qu'elle était démentie par les événements historiques récents, en particulier le 11 septembre 2001 et ses conséquences les plus directes, les guerres d'Afghanistan et l'invasion de l'Irak. Nous avons vu dans ces deux cas la mise en oeuvre d'une action politique impériale dirigée par une super-puissance, exécutée avec un caractère unilatéral

ignorant tranquillement la position de ses alliés et de l'opinion publique et justifiant son action par la blessure ouverte le 11 septembre.

Il est probable que l'oeuvre présentant la meilleure synthèse de cette position est celle de Noam Chomsky, le grand dissident américain, figure morale de tout premier ordre pendant la guerre du Vietnam. Chomsky bénéficie d'une large audience à l'échelle internationale et entre les mouvements anti-globalisation; il a été l'orateur principal au Forum Social Mondial de Porto-Alegre et quoique l'on parle peu de lui dans la presse quotidienne et dans les publications spécialisées, ses livres ont été traduits dans une vingtaine de pays, y compris son ouvrage le plus récent *Hegemony or Survival. American Quest for Global Dominance* (2003).

Chomsky étudie ce qu'il appelle l' "Imperial Grand Strategy" des États-Unis et voit une continuité entre la politique extérieure américaine depuis le siècle dernier et la situation actuelle, en établissant un parallèle entre la politique du gouvernement et de l'administration américaine avec l'économie globale et l'action militaire. Chomsky reconnaît lui-même à la fin de son livre que:

On the course of modern history, there have been significant gains in human rights and democratic control of some sectors of life. These have rarely been the gift of enlightened leaders. They have typically been imposed on states and other power centers by popular struggle. An optimist might hold, perhaps realistically, that history reveals a deepening appreciation for human rights, as well as broadening of their range — not without sharp reversals, but general tendency seems real (...). For the first time, concrete alliances have been taking shape at the grassroots level. These are impressive developments rich in opportunities. And they have had

effects, in rethorical and sometimes policy changes. There has been at least a restraining influence on state violence, though nothing like the ‘human right revolution in state practice that has been proclaimed by intellectual opinion in the west’. (P. 236.).

Malgré ses réserves, cette description vise l’autre aspect de la globalisation que l’on doit absolument mettre en relief, surtout si l’on veut penser à des noyaux alternatifs d’action et à des lieux de résistance. Au cours de la dernière décade, nous avons assisté à la naissance, au sein de l’identification globale, de mouvements sociaux importants dans la société civile tels que ceux défendant les droits de la femme, les options sexuelles; de mouvements visant à l’amélioration de l’exercice de la citoyenneté, de nouvelles réflexions sur la pauvreté et sur l’environnement. Dans le contexte métropolitain, nous avons aussi assisté à la naissance du multiculturalisme, de politiques de reconnaissance de l’identité et d’une nouvelle discussion sur le thème de la citoyenneté.

Il existe dans la globalisation une dimension démocratissante, une transmission plus rapide et appropriée des savoirs, une mesure qui apporte des possibilités majeures d’identification et de réflexivité, de meilleurs niveaux d’information. Entre de nombreux exemples, on peut remarquer un plus ample registre des souffrances individuelles, comme celui des minibiographies des victimes d’attentats, effort caractérisé par la “dé-réification ou humanisation de toutes les catégories sociales” tel que l’écrit Eli Zareski dans son article sur *Traumatisme et dé-réification*, de suite après le 11 septembre. Le mouvement contradictoire et discutable dans certains cas, exprimé par les organisations non-gouvernementales, a permis d’amplifier les sphères publiques

et la société civile dans le sens d'une culture publique transnationale. De la même manière que l'économie ne peut plus être définie dans les limites d'un Etat national, de même une série de sujets globaux sont introduits dans les débats au sein d'une nation. Au Brésil, par exemple, le thème de l'environnement, l'élargissement de l'agenda de la citoyenneté, la question raciale et celle des minorités indigènes et même l'action de certains groupes sociaux plus traditionnels ont été articulés conjointement avec des mouvements transnationaux, créant ainsi un facteur important de globalisation à partir de la base. Quelques uns de ces mouvements ont conflué aux Forums mondiaux de Porto Alegre et de Mumbai en provoquant un impact politique considérable.

Les États-Unis jouent aujourd'hui un rôle hégémonique dans l'oekumène global. L'hyper-puissance américaine, comme la qualifie Hubert Védrine, est prédominante dans tous les domaines (économique, militaire, monétaire, linguistique et culturel). Le budget du Pentagone est, comme chacun sait, égal au budget militaire de l'ensemble d'une douzaine de pays et équivaut à presque la moitié des dépenses mondiales en matière de défense. Lorsque l'Union Européenne investit 170 milliards de dollars, les États-Unis investissent 300 milliards, près du double. Pour sa part, la marge des investissements est encore considérable, près de 5,5% du PIB américain. On a remarqué que l'origine de la puissance militaire américaine provient de la combinaison entre une productivité économique très élevée — en particulier au cours de la dernière décade — et une organisation fiscale qui lui permet de transformer rapidement la richesse économique en dépenses militaires.

Mais si l'on considère la conscience impériale et surtout son coût pour le contribuable américain, le résultat est moins évident. Les États-Unis ont développé depuis longtemps, en fait depuis le commencement du XX^{ème} siècle, l'idéologie de leur caractère d'exception et celle d'une mission à remplir. Sous la présidence de Clinton, qui coïncide avec la phase économique de la globalisation, l'hégémonie, considérée comme politique dans le sens de la création d'un consensus, a dominé la politique extérieure américaine. C'est l'époque de l'exercice du *soft power* dans le sens spécifique que lui a donné Joseph Nye. Les États-Unis, en raison de leur poids politique et militaire plus lourd se trouvent en condition "naturelle" d'exercer leur hégémonie pour s'assurer une position clef dans l'équilibre du système mondial, rôle que leurs alliés eux-mêmes leur demandent de jouer. Les européens ont pratiqué la politique de "l'empire sur invitation" dépeinte par l'historien scandinave Geir Lundestad. Cette position a été affirmée pendant toute la guerre froide, au cours de situations récentes telles que la crise dans les Balkans et a probablement été mise pour la première fois à l'épreuve par les séquelles du 11 septembre.

La blessure mortelle infligée à l'exception américaine lors des attentats du 11 septembre a conduit le gouvernement de Bush à jeter tout son poids politique et militaire dans un projet pour le contrôle des situations de risque à l'échelle planétaire. A la base de ce projet s'ébauche une nouvelle idéologie américaine fondée sur la redéfinition du rôle que le pays doit jouer dans le monde. L'expression "empire" continue d'être rejetée par les américains en raison de leurs traditions et de leur origine anti-coloniale, mais elle

apparaît plus fréquemment dans l'opinion et le discours de quelques uns de ses principaux idéologues. On peut y voir aussi l'expression intellectuelle d'un segment de son "élite de pouvoir" ou bien, plus sérieusement, une théologie politique autour du sens de la mission et de la tendance à se considérer porteur du bien et de la vérité universelle, caractéristique de l'Amérique du Nord puritaine et pionnière de la guerre en toute bonne conscience. Il n'a jamais existé aux Etats-Unis de conflit entre l'Etat et la religion comme en France, par exemple. Le gouvernement américain a l'habitude d'avoir recours à un langage religieux aux échos bibliques. Un exemple récent est fourni par sa décision de considérer le terrorisme comme le Mal absolu afin de pouvoir réduire à néant la catégorie de l'ennemi, concept politique impliquant une hostilité qui, pour sa part, entraîne sa reconnaissance. En revanche, le terroriste est un ennemi inconnu, méconnu, une espèce d'incarnation métaphysique du Mal.

Les Etats-Unis, puissance impériale hégémonique, ont pu, à la suite du 11 septembre, passer de la situation d'agresseurs à celle de victimes. Sous cette justification ils ont pu se lancer dans une politique agressivement unilatérale en invoquant, dans la condition de victimes d'une attaque terroriste sur leur propre territoire, la nécessité de défendre leur intégrité nationale. Il s'agit là d'un projet de domination de nature idéologique et économique ou d'un nationalisme expansif à l'univers entier, en suivant la logique de décision de l'état d'exception de Carl Schmitt. Une politique qui aspire à protéger les Etats-Unis de l'attaque de forces ennemies en essayant, en toute illusion, de les contrôler par la

force? Le résultat de cette politique sera-t-il celui de la construction d'une hégémonie impérialiste comme on n'en a jamais vu dans l'histoire, ce qui sous-entendrait de profondes transformations dans l'ordre juridico-politico-idéologique au sein même des Etats-Unis et un effort politico-militaire mondial à grande échelle? Ou bien nous trouvons-nous à la veille d'un recul américain au Moyen-Orient et d'une redéfinition des relations avec les autres centres de pouvoir comme l'Union Européenne et les nations émergentes comme la Chine, l'Inde et le Brésil? Il ne peut exister d'opinions définitives à ce sujet ni sur les autres interrogations posées par le XXI^{ème} siècle. L'argument de cet essai soutient que les fondamentalismes -impériaux ou autres — ne sont pas en condition de faire face aux défis collectifs lancés par les opérations d'une modernité globale dans laquelle sont inclus tous les agents de la transformation. En même temps qu'une circulation de capitaux qui a contribué dans certains cas à détruire des réseaux sociaux et des formes communautaires et a accéléré le déclin des systèmes de bien-être social qui avaient été consolidés en Europe après la guerre, une culture publique mondiale s'est peu à peu formée dans l'oekoumène global, culture que quelques uns nomment société civile internationale ou transnationale. La modernité hybride dans laquelle nous vivons a créé des dimensions de réflexibilité qui ouvrent des espaces de résistance aux micro-fascismes quotidiens — racisme, xénophobie, ethno-fondamentalismes — qui provoquent la ségrégation des sociétés métropolitaines et périphériques. Celles-ci peuvent se transformer en forces puissantes de résistance et de transformation des nouveaux projets impériaux.

Bibliographie

- APPADURAI, Arjun (1996). *Modernity at Large*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- ARON, Raymond (1973). *République impériale, les Etats-Unis dans le monde (1945-1972)*. Paris, Calman-Lévy.
- ASSMANN, Jan (1996). Translating Gods: Religion as a Factor Cultural (un)Translability of Cultures. In: BUDICK, S. et ISER, W. (eds.). *Translatability of Cultures. Figurations of the Space Between*. Stanford, Stanford University Press, p. 25-36.
- BHABHA, Homi K. (1994). *The Location of Culture*. Londres, Routledge.
- BECK, Ulrich (1996). "World Risk Society as Cosmopolitan Society? Ecological Questions in a Framework of Manufacture Uncertainties". *Theory Culture & Society*, v. 13, n. 4, p. 1-32.
- ELSHEIN, Bethke Jean (2003). "International Justice as Equal Regard and the Use of Force". *Ethics & International Affairs*, v. 17, n. 2.
- BHAGWATI, Jagdish (2004). *In Defense of Globalization*. New York, Oxford University Press.
- CALHOUN, Craig; PRICE, Paul;- et TINNER, Ashley (eds.) (2002). *Understanding September 11*. New York, New Press.
- DERRIDA, Jacques (1993). *Spectres de Marx. L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*. Paris, Galilée.
- DERRIDA, Jacques et HABERMAS, Jürgen (2003). *Le concept du 11 septembre. Dialogues à New York avec Giovanna Borradori*. Paris, Galilée.
- DIDION, Joan (2003). "Mr. Bush and the Divine". *New York Review of Books*, November 6.
- DUFFIELD, Mark (2001). *Repressing Durable Disorder. Network War and the Securitization of Aid-Leads*. Institut for Politics and international Studies.
- ESCOBAR, Arturo (1994). *Encountering Development. The Making and Unmaking of the Third World*. Princeton, Princeton University Press.

- FERGUSON, James (1994). *The Anti-Politics Machine. "Development", Depoliticization and Bureaucratic Power in Lesotho*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- FERGUSON, Niall (2003). What is Power? *Foreign Policy*, n. 2, January-February.
- (2003). *The Cash Nexus. Money and Power in the Modern World. 1700-2000*. London, Penguin.
- GIDDENS, Anthony (1991). *Modernity and Self Identity*. Cambridge, Polity Press.
- HANNERZ, Ulf (1989). Notes on the Global Economic. *Public Culture*, v. 1, n. 2, p. 66-75. Duke University Press.
- HARDT, Michael et NEGRI, Tony (2000). *Empire*. Harvard University Press.
- MENDES, Candido (ed.) 1977. *Le mythe du développement*. Paris, Seuil.
- MIGNOLO, Walter (1995). *The Darkest Side of Renaissance*. Michigan, University of Michigan Press.
- MOMIGLIANO, Arnaldo (1975). *Alien Wisdom. The Limits of Hellenization*. Cambridge, Cambridge University Press.
- ROSALDO, Renato et INDA, Jonathan (2002). *The Anthropology of Globalization. A Reader*. Oxford, Blakwell.
- ROY, Olivier (2002). *L'Islam mondialisé*. Paris, Seuil.
- SHAW, Martin (2001). *Review of International Studies*, v. 27, n. 13, October.
- TOMLINSON, John (1999). *Culture and Globalization*. Chicago, The University of Chicago Press.
- YACK, Bernard (1992). *The Longing for Total Revolution*. The University of California Press.
- VAN DER VEER, Peter (2001). *Transnational Religion*. Princeton, Participation à la conférence sur les migrations transnationales.
- (2003). *Radical Religion and Secular Development. Lecture on Forgotten Issues of Globalization*. Rawoo.